

XYZ. La revue de la nouvelle

Baiser à la fenêtre

Jean-Paul Beaumier



Numéro 105, printemps 2011

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61331ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2011). Baiser à la fenêtre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 7-10.

Baiser à la fenêtre

Jean-Paul Beaumier

C'est une histoire invraisemblable. Je n'aurais jamais osé photographier comme ça des amoureux qui se bécotent dans la rue, ce sont rarement des couples légitimes...

ROBERT DOISNEAU

ILS SONT ARRIVÉS depuis une semaine. Rien de plus banal, la situation se répète chaque printemps. Le magnolia fleurit, les tulipes se font décapiter par les écureuils, le lilas trop parfumé me donne la nausée et l'arrivée de nouveaux voisins freine chaque fois mon désir de l'abattre.

Ils ne sont là que depuis une semaine et déjà leurs seules allées et venues m'indisposent. En plus, cette année, ils ont un chat. Noir de surcroît. La nuit dernière, j'ai rêvé que je l'avais écrasé dans l'entrée, sous leurs yeux. Une synchronicité parfaite : il traversait l'entrée comme je revenais de faire des courses et ils étaient à la fenêtre, horrifiés. Je n'ai pas eu le temps de freiner. La suite m'échappe.

« Mais cesse de passer tes journées devant la fenêtre », me répète à tout bout de champ Carole lorsqu'elle me voit me poster à la fenêtre du salon pour épier le moindre de leurs mouvements. « Tu ne fais qu'empirer les choses. »

Empirer les choses, je ne fais qu'empirer les choses. À l'entendre, je serais le premier responsable de la dégradation de la quiétude dans le quartier. Lorsque je lui fais remarquer qu'elle ne se gêne pas pour passer ses propres commentaires à la première occasion, elle hausse les épaules et change de pièce. J'ai bien le droit de passer mes journées à la fenêtre si le cœur m'en dit, je suis chez moi après tout. Inutile d'insister, elle ne m'écoute plus.

Depuis bientôt trente ans, tels des pissenlits qui surgissent en une nuit et envahissent tout, ils arrivent un beau matin avec 7

leurs camions et leurs semi-remorques dans lesquels s'en-tassaient meubles et appareils ménagers dans un agencement qui défie à lui seul toutes les lois de la gravité. En moins de temps qu'il n'en faut pour pousser un soupir d'exaspération, un camp de romanichels se dresse devant l'immeuble d'à côté. Il nous faut d'abord repérer lesquels d'entre eux seront nos nouveaux voisins, et combien ils seront, ce qui n'est pas toujours évident à déterminer les premiers jours. Au fil des ans, on a eu droit à la totale : de jeunes couples en attente de l'achat d'une première maison, des mères célibataires avec enfants à charge, des pères divorcés avec enfants qui encombrant la rue une fin de semaine sur deux, des immigrants qui épient le moindre de nos faits et gestes afin de décoder les règles de vie de leur nouveau quartier, des étudiants partageant les frais d'un appartement autrement inabordable, une veuve inconsolable, un célibataire résolument asocial qui évitait toute forme de contact (le voisin idéal, soit dit en passant, ses rideaux étaient toujours tirés), sans oublier un enseignant de philosophie qui affichait la mine réjouie d'un épicurien chaque fois qu'il apparaissait à la fenêtre de sa cuisine, une pipe vissée au coin des lèvres, nous gratifiant d'un sourire qui suffisait à lui seul à gâcher une journée entière, à raviver mon désir de déménager.

Nous sommes en grande partie responsables de notre propre malheur. Il y a quelques années, nous avons fait agrandir la fenêtre de notre cuisine qui donne sur l'immeuble d'à côté. C'était l'idée de Carole. Elle voulait une cuisine plus lumineuse, et nous nous sommes retrouvés avec une cuisine plus populeuse. Résultat : nous abaissons les stores bien plus souvent qu'auparavant.

Cette année, nous avons droit au renouvellement de la catégorie des Sansgêne. Une autre idée de Carole : catégoriser nos voisins de table, comme elle les appelle parfois. Elle croyait que cela atténuerait mon irritation certains jours où leur seule vue gâchait mon repas. Traitement-choc par l'humour. C'est une fenêtre à guillotine que l'on aurait dû faire installer. Voir des têtes rouler aurait peut-être un effet apaisant. J'ai beau m'asseoir dos à la fenêtre, je perçois leur présence dans le seul regard

de Carole, qui s'efforce pourtant de ne rien laisser paraître dès qu'elle sent croître mon irritation. J'en suis venu à avoir horreur de manger avec quelqu'un dans mon dos et j'ai repris ma place habituelle, face à la fenêtre. Je mastique mieux ainsi.

Outre les Sansgêne, nous avons régulièrement eu droit aux Sanzallure, aux Matuvu, aux Unesurdeux (les divorcés), aux Doukisorient et à bien d'autres qu'il serait fastidieux de répertorier ici. Les Sansgêne sont de loin les plus difficiles à dénombrer. D'abord, ils n'ont pas conscience de ce qu'ils sont (c'est le premier trait qui les caractérise), ensuite, ils sont facilement interchangeables avec les Sanzallure (Carole et moi ne sommes pas encore parvenus à nous entendre sur ce qui les différencie). Une chose est sûre : ils sont tout aussi indésirables les uns que les autres.

Réflexion faite, plus je les observe et moins je suis convaincu que ce sont de parfaits Sansgêne. Non qu'ils n'en présentent pas les caractéristiques habituelles, bien au contraire, mais ils ont quelque chose en plus. Nous sommes peut-être en présence d'une sous-catégorie de Sansgêne, ai-je dit à Carole au petit-déjeuner ce matin, ou d'une mutation sociale. Cela peut paraître invraisemblable, mais il n'y a plus rien pour nous surprendre. Hier, je rinçais tranquillement les assiettes du petit-déjeuner avant de la ranger au lave-vaisselle quand, levant les yeux, j'ai aperçu une silhouette aux longs cheveux blonds plonger la tête dans l'évier avant de se redresser, quelques instants plus tard, le cou penché vers l'avant et les mains tordant ce qui aurait pu être une serpillière. Il ne manquait plus que cela, me suis-je dit. Presque aussitôt surgit derrière elle, torse nu, un adepte du Nautilus Plus dont les bras ne tardèrent pas à l'enserrer pour la faire pivoter et m'offrir une version renouvelée du baiser de Robert Doisneau qui pourrait s'intituler *Baiser à la fenêtre* ou, pourquoi pas, *Baiser devant la fenêtre*.

« Ne les regarde pas comme cela », me dit alors Carole en faisant irruption dans la cuisine. « Tu vas les gêner. »

« Je vais quoi ? » n'ai-je pu m'empêcher de lui répondre, sans détourner la tête pour ne pas lui donner raison. « Je vais les gêner ? C'est bien ce que tu as dit ? »

D'un côté comme de l'autre, de dos comme de face, je me sentais piégé. Et je me suis mis à vociférer que trop c'était trop, qu'il y avait des limites à tout, que si je ne pouvais plus rincer la vaisselle paisiblement il y avait un problème, qu'après tout j'étais chez moi et que s'ils ne voulaient pas que je les gêne, comme si c'était moi qui gênais quelqu'un ici, ils n'avaient qu'à faire comme tout le monde et installer des rideaux, des stores, qu'à tendre un drap devant leur fenêtre. Habituellement, quand je m'emporte de la sorte, Carole hausse les épaules et continue de vaquer à ses occupations comme si de rien n'était, réflexe de survie après trente ans de cohabitation. Mais aujourd'hui elle insiste, elle m'invite de nouveau, calmement, à ne pas les fixer de la sorte.

« Tu n'as rien remarqué ? » poursuit-elle.

Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais elle parvient chaque fois à ébranler ma confiance avec ses questions en apparence anodines. Sa dernière question provoque l'effet escompté et accentue en moi une désagréable impression de confusion naissante. D'une part, elle m'invite à détourner le regard de la fenêtre et, d'autre part, elle me demande si j'ai rien remarqué d'inhabituel. Elle n'a pas explicitement qualifié d'inhabituel ce qui m'a échappé, mais son ton le laisse entendre assez clairement pour que j'affûte encore davantage mon regard. La jeune fille aux longs cheveux blonds et à la poitrine plutôt décharnée embrasse à bouche que veux-tu l'adepte des pectoraux gonflés à l'hélium.

« Tu m'étonnes, pour le moins », laisse-t-elle tomber en me gratifiant de son petit sourire qui précède toujours ses victoires.

« Tu n'as vraiment rien remarqué ? » renchérit-elle, rayonnante, avant de laisser tomber : « Ce sont deux gars. »

Je ne peux alors m'empêcher de regarder à nouveau vers la fenêtre ; au même moment, le couple à l'autre fenêtre me gratifie d'un sourire sans équivoque avant de s'étreindre avec ferveur. Je me retourne lentement vers Carole avec, dans la main droite, le cordon de notre store qui s'abaisse aussitôt